

# LES GRANDS ANCÊTRES

LIGNE DE MAC CARTHY

(TERRE)

*Ulysse par Ports et par Mer*  
*(Lunette Arrière de la Voiture)*

Bel Ulysse, aux traits distingués sous les arbres  
Avec difficulté,  
Aux suées sous les ifs, les aunes, les yeuses  
Par les rues emporté, pluvieuses, dans la voiture,  
Sur la banquette arrière, balloté,

Vois comme le vide est bon, du quotidien pulpeux  
Jouant d'harmonies symboliques  
Dans l'éclairage phareux des quinquets.

Le Monde est magnifique de la Nuit ;  
Ton vaisseau va, rapide parmi les toiles  
Claquantes du ciel, les lueurs oranges  
Dont les bougnats sont ailleurs.  
Et c'est un incendie de millions de figures  
Que ton visage sous les saccades de poulpes de lunes  
Soudaines, aussitôt changeantes,  
Aux tentacules électriques.

Le vent est porteur de feu ;  
Tu ignorais le bonheur avant  
Ces yeux brillants dans la nuit  
Ni, mue de quelle conversation, ton corps ancien  
Demeure sur le siège endormi,  
Très en arrière, malheureux, scindé.

Traversons les Rêves, pinceaux de lumière  
Traçant les seules fuites de taillis,  
Bas-côté comme animaux, et ronces, et ail  
De la limite insondable de l'herbe dans l'air à grande vitesse.  
Sur ton visage grave les cartographies éphémères.

Les grandes choses passent outre la parole, dans le noir,

Splendeurs sûres vernies des lampes ;  
Aucune âme ne pèse sur le voyage  
Ni la lulette.

Alors, d'un quartier l'autre du corps,  
De la Rousselle l'odeur sûre de la rigole seule,  
Bruant ses épices aux caveaux, en aise sur les marches,  
Le savon, les soupes, les vulves, la tôle  
Et ses rouilles,  
Le brouillage du son ne peut faire  
Que le monde n'y soit efficace.

*Soyons* l'écroulement des durées pouilleuses,  
Car nous ne croyons pas au langage.  
Arrière, fenêtre arrière  
De la maison divaguante  
Lancée sur les routes beurrées !  
« Dieux qui lavez de tout blasphème,  
Faites-moi jaillir en carrosse  
Par un air total fracassant  
Sous les refrains des grands orages ! »

D'un début en prose de visage,  
Du récit en lice de voiture,  
Portons les figues parmes nocturnes  
Dans l'élégiaque absolu poème,  
L'épique bleu coussin des voûtes !

\*

« Enfant, j'allais en songe la lèvre sale,  
Imbibé de terre au carreau.  
Incipit chocolaté, voyais-je  
L'et cœtera moi-même, et qu'ouissais-je,  
Fuyant par les bâtonnets ?

Dans l'ancien jardin la ligne des planches  
Me fendait en deux  
Aussi sûrement que je ne flottais plus  
Dans l'azur ; non !

Dimanche de fin septembre, on sentait  
Le chien, le fraîchein, et  
La parure d'angoisse du  
Pigeon mort soulevant le cœur  
Puis, à bout de forces, le foie !

Ainsi dans la cacugne on mourait  
Jusqu'au lundi de Pâques : rien qu'un os !

\*

Plus tard je sus les cours solitaires,  
 Le dégorgement des préaux ;  
 Déçu, mais me pendant aux grilles  
 Aussi bien bleues que repeintes

Un de ces soirs-là, rêvant l'usine des cars,  
 Toute la poudre inventée aux cintres  
 En chut dans le hangar.

Dès lors Hier devint duel de neige et de sauge,  
 Même si près de là la mendiante  
 (Nuit dans le choix des blocs bouleversés)  
 Pleure son fils mort  
 Dont le cercueil gorgé d'eau  
 Flotte sur les canaux de la Devèze. »

\*

À présent, Ulysse, un tintouain  
 Seul, hâché par la fenêtre arrière,  
 De ces larves passées tombe au sol, éteint, vite  
 Dans l'emportement de voiture  
 Sous la lumière d'août !

Peur du léopard, brûlures du fémur,  
 Ombres des nuées sur les blés de Poussin,  
 Passent sur ton visage,  
 Taches du ciel criant ton élan grandiose,  
 Incontrôlable rut au con chaud de la Nuit, braises  
 Du sceau des gémeaux anciens tendres  
 Sans cynisme !

Il tient toujours à ta vue de savoir fuir  
 Arpents et arpions  
 Vers les époques de papier d'or  
 Par un saut prodigieux hors des cires caillées,  
 Scandé par les lames de briques  
 Et les crissements mauves de ta chignolle pure.